

Suzan Arka

La Courroucée

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Suzan Arka, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Cet ouvrage contient des passages
susceptibles de heurter la
sensibilité
de jeunes lecteurs/lectrices.

*Merci à Élodie et Aurélie pour
leurs relectures enthousiastes,
à Matchek pour sa tolérance
à Stephen Holylover pour son
sens artistique inné.*

Première tentative

Un ventre ! Un énorme ventre flasque, plein de cellulite, varicé et en phase avancée de décrépitude. Du côté vaginal, rien de plus enviable. Un trou. Un trou béant, sombre, sans plus une once d'élasticité et envahi d'une toison noire et frisottante. Pas une foufoune d'ailleurs, une forêt de sapins, obscure, terrifiante où seul Jack l'éventreur, armé de son hachoir, oserait s'aventurer tant l'accès s'en avère malaisé et broussailleux. Des seins qui pendent jusqu'aux cuisses, pourvus d'immenses mamelons roses pâles, flasques, blancs

comme un linge et dénués de tétons, des pis de vache. Des genoux qui traînent à même le sol. Un nombril fripé, minable, similaire à un micropénis sans érection, un sosie de chien Shar Pei en âge avancé. Des bras sans muscles, qui pendouillent, squelettiques. Des doigts sans ongles tant ils ont été rongés, d'un rouge sanguin aux extrémités. Des cheveux plats, fourchus, secs aux pointes, gras à la racine. Des yeux exorbités, cernés. Un nez en trompette, comme l'ont les porcs. Une peau d'adolescente, baignée d'acné, de points noirs et de couperose. Voilà l'humble représentation que j'ai de ma chair lorsqu'elle n'est pas cajolée. Et pour

cause, un corps qui n'est pas caressé, c'est comme une fleur qui se fane.

Progressivement, insidieusement, ma dépouille déchoit de n'être pas embrassée, effleurée, câlinée. Elle se meurt de ne servir que de bocal à sperme. Ainsi, le passage de la féminité à la maternité l'a toute entière vouée à la procréation. Par respect pour ma fonction de mère, mon compagnon ne me touche plus, sauf pour m'ensemencer à l'occasion. Si j'avais su qu'enfanter m'aurait ôté toute sensualité aux yeux de mon ami, j'aurais réfléchi à deux fois avant d'accoucher. Durant quelques semaines, j'aurais fait le plein de jeux

érotiques pour mieux résister à l'absence de ses lèvres sur mon anatomie.

En huit ans, j'ai bien tenté d'attirer son attention. Mais il faut croire que les sous-vêtements affriolants, les cours de fitness, les régimes minceur/fermeté, les DVD pornos et les perruques blondes platine n'ont pas suffi. Il n'y a pas que ses doigts qu'il ne pose plus sur moi. Son regard a également changé. Ses yeux s'évadent lorsqu'ils croisent les miens. Son attitude fuyante se répercute sur d'autres champs de notre vie. Il sort de plus en plus, prétextant son besoin de voir du monde, allume la télévision lorsqu'on dîne, sans doute pour éviter une éventuelle interaction verbale et me

tourne le dos quand il dort. J'ai l'impression que seul notre fils nous réunit aujourd'hui. Mais lorsque je tente de lui en faire part, il me répond expressément que je suis névrosée, que la prise d'antidépresseurs me ferait le plus grand bien, d'autant qu'ils apaisent les libidos les plus capricieuses.

Alors, je me masturbe, tous les soirs, dans l'espoir que mon désir déclenchera le sien. Parfois, je désespère. Mais toujours, je continue de me tripoter. D'une part, parce que j'ai lu dans un magazine féminin que c'était excellent pour la santé et le moral et d'autre part, parce que je m'accroche à cet espoir que mon appétence soit communicante